

Impression, pixel levant

Le Festival des cinémas différents et la galerie Charlot, à Paris, célèbrent l'œuvre étrange du vidéaste et plasticien Jacques Perconte

CINÉMA

On en trouve, des toiles étranges, au Festival des cinémas différents et expérimentaux. Jusqu'au 18 octobre, la 17^e édition de cette manifestation parisienne atypique se propose, en programmes contemporains ou d'avant-gardes d'hier, de désosser la trame narrative (*Histoire de détective*, de Charles Dekeuleire), de contrarier le flux temporel (*Cérémonies*, de Robert Cahen), de célébrer ou de parasiter les noces de l'argentique et du numérique (Christophe Guérin, Josh Romphf), de chanter en tonalités inconnues le grand tout et le presque rien.

Il n'est pas simple de se distinguer dans cette jungle expérimentale. Si le travail de Jacques Perconte le fait, ce n'est pas pour avoir surpassé les autres plantes que cultive amoureusement le festival en étrangeté ou en extravagance. Son film *M (Madeira)*, en compétition, se remarque au contraire par la facilité avec laquelle il s'offre à l'œil et à l'oreille.

Comme presque toujours, Perconte travaille le paysage : *M*

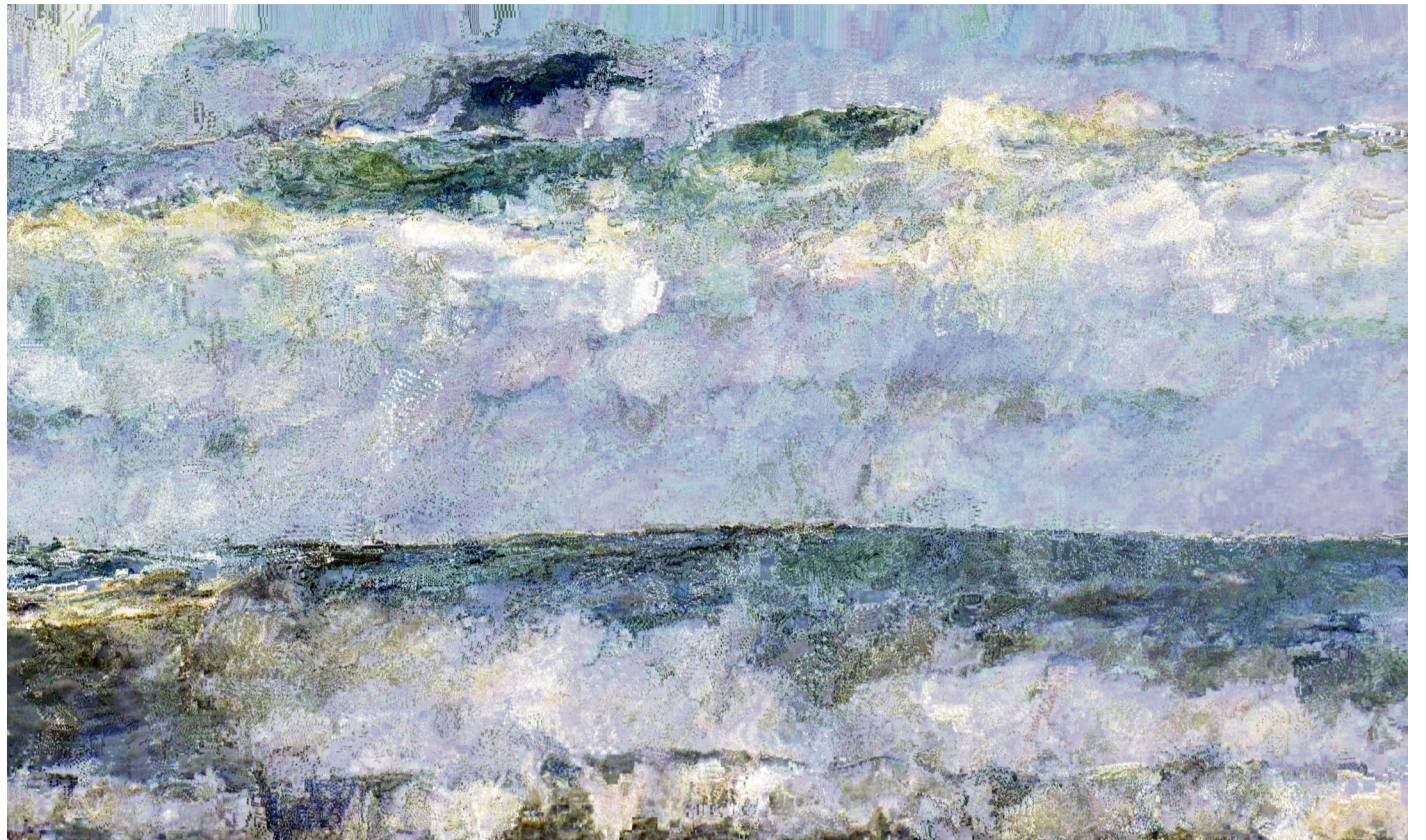
s'ouvre sur l'image d'un rocher dans la mer, que l'on reçoit bercé du son des vagues, sans artifices apparents.

Une vibration s'installe, sans que l'on puisse définir autrement le sentiment diffus d'une brèche dans le naturel. Puis une couleur qui pointe là où elle ne le devrait pas vient flouter l'ensemble, et voilà que le paysage, soudain mû par des forces énormes, se métamorphose et s'abstrait. Les feuilles deviennent taches, les arbres des nuées où se devine çà et là une branche. La nature se fait tableau vivant : presque Monet, puis presque Turner, et tout l'art de Perconte est dans ce mouvement formidable qui emporte l'image du net au flou, du littéral au littéraire, du naturel au pixel.

«Phénomène magique»

Fils du numérique, Jacques Perconte, né en 1974, est l'un des premiers à s'éprendre de l'ordinateur et d'Internet au début des années 1990 lorsque, lassé des arts plastiques universitaires, cet ex-lycéen nostalgique de la marginalité gréboillarde se met en tête de retrouver une «voie singulière».

La sienne se dessine dans la rup-



«Tempête à Vielle-Saint-Girons» (2015), de Jacques Perconte. JACQUES PERCONTE COURT. GALERIE

Tout l'art de Perconte est dans ce mouvement formidable qui emporte l'image du net au flou, du littéral au littéraire

ture : quand les grands noms de l'art contemporain divinise le concept, Perconte s'invente dans la technique. Quand la mode est à la distance visionnaire, il travaille l'immédiateté.

«Je me suis rendu compte que j'avais envie d'accueillir, raconte-t-il. Beaucoup d'artistes ont une démarche cynique, dans le détournement ou la destruction. Je voulais des images costaudes, a priori difficiles à percevoir, mais facilement accueillies parce qu'elles ne sont plus là pour s'exposer comme violentes ou déchiquetées, mais comme beauté, phénomène magique. Ce que je veux montrer aux gens, c'est la densité : un truc qui a à voir avec la vie.»

Ses explications techniques sont aussi compliquées que l'effet en est simple à voir : après un tournage classique, il utilise la compression de données pour impulser la métamorphose des images. «Les méthodes utilisées pour réduire la taille des fichiers ne sont pas magiques, elles. Des com-

promis sont faits, et des sécurités mises en place pour que l'image ressemble à ce qu'on voulait malgré tout. Je fais sauter ces sécurités, et l'image se met à s'exprimer dans l'erreur. J'essaie d'en faire une technique pour fabriquer des choses très belles et très douces.»

Extase mystique

Jacques Perconte était, samedi 10 octobre, l'invité du Grand Soir de la Philharmonie de Paris pour une performance live avec le compositeur électronique Jeff Mills. Il est bientôt minuit et la transe propre aux Turbulences numériques vire à l'extase mystique. Côte à côte, entourés de câbles et d'écrans, ce sont deux dompteurs qui s'affairent autour de la même bête : Mills fait de la musique sans instruments, Perconte de la peinture sans pigments.

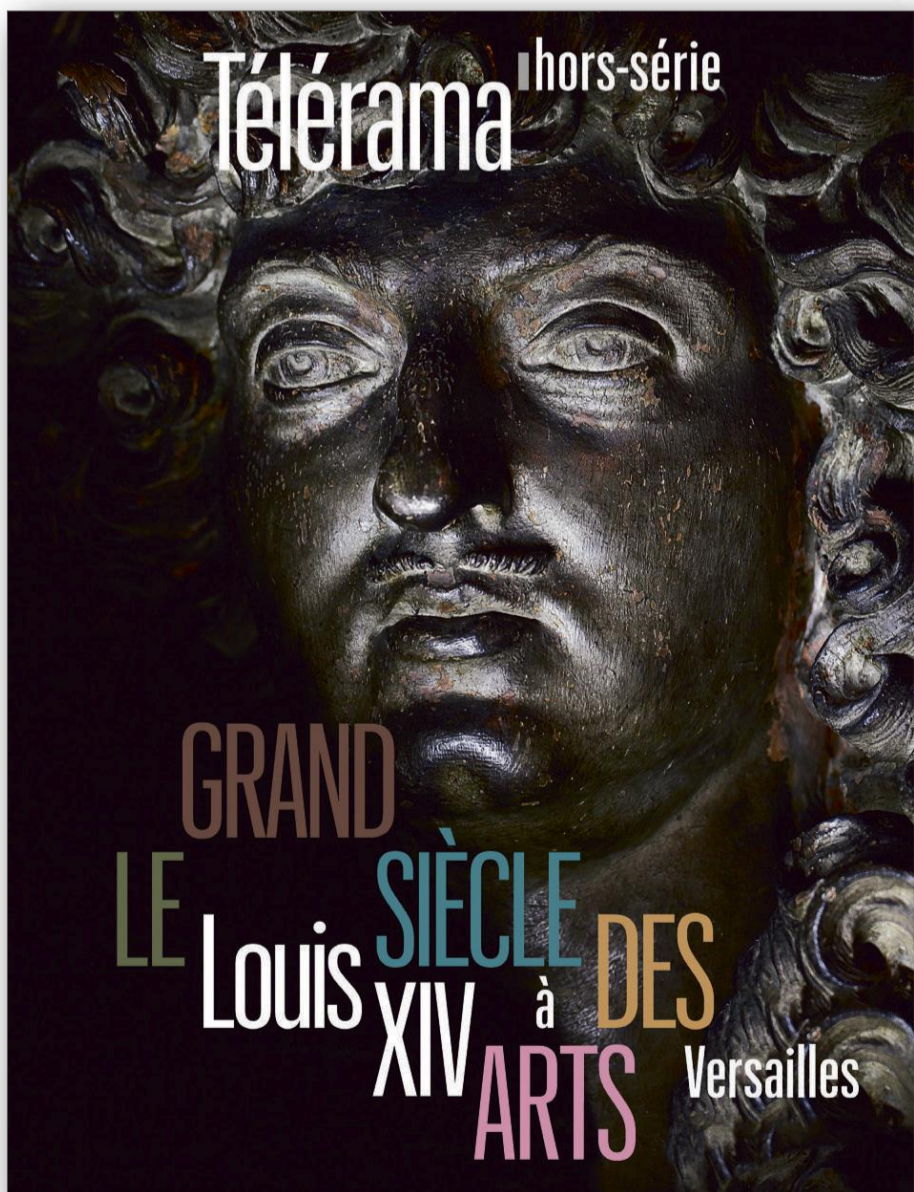
Reprenant ses vues de Madère, le second invente, au fil de la musique changeante du premier, un autre film plus abstrait et pourtant plus organique : frappé d'un

narcissisme cannibale, le paysage transfiguré au passage d'une vague rouge semble se dévorer de l'intérieur pour quarante minutes admirables d'immédiateté reine.

Du 16 au 21 octobre, la galerie Charlot ouvre à son tour ses portes à Jacques Perconte pour mettre ses extraordinaires paysages en lumière et en regard, dans une exposition, «Horizons». De festivals en performances, de performances en expositions, l'œuvre est trop vigoureuse et belle pour que l'on se prive d'y découvrir ou d'y redécouvrir un artiste que les changements de ciel et de saison mettent en état de grâce, et qui semble, ces jours-ci, plus pressé que jamais d'accueillir. ■

NOÉMIE LUCIANI

Festival des cinémas différents, jusqu'au 18 octobre, dans différents lieux à Paris. Horizons, Jacques Perconte à la galerie Charlot, Paris 3^e. Du 16 octobre au 21 novembre.



Télérama hors-série

En vente chez votre marchand de journaux et sur boutique.telerama.fr

Le 1^{er} septembre 1715 s'éteignait Louis XIV, le Roi-Soleil, ce qui mit un terme au plus long règne de l'histoire de France. Dans son château de Versailles, entouré de sa cour, celui qui a incarné l'Etat et la monarchie française a laissé une empreinte qui lui survit encore aujourd'hui. Ce hors-série Télérama revient sur le Grand Siècle qui a vu s'épanouir les arts, que ce soit la littérature et le théâtre (Corneille, Racine, Molière), la peinture (Le Brun) ou la musique (Lully). Petite visite guidée, en majesté...

Valérie Lemerrier, en immersion dans la comédie humaine

Dans son nouveau spectacle, l'humoriste dresse une galerie de portraits grinçants et désopilants

SPECTACLE

Sur l'immense scène du Théâtre du Châtelet à Paris, Valérie Lemerrier n'est jamais seule. Elle est venue avec sa galerie de personnages désopilants. A l'image d'une époque saisie par la déprime, la plupart traînent leur mal-être. La comédienne-humoriste croque ses contemporains comme personne, quels que soient leur âge ou leur milieu social. Et repère leurs tics langagiers, leurs intonations, leurs expressions corporelles et la vacuité ou la noirceur de leur vie.

De la mal-mariée qui s'ennuie à la racaille sans cervelle, de la mère débordée au restaurateur prétentieux et arnaqueur, du vieil homme lubrique à la professeure de danse vicieuse, de l'adolescente narcissique à la grande bourgeoise sans pitié, la comédienne nous embarque dans des saynètes à l'humour grinçant avec une justesse d'interprétation bluffante.

Pour son cinquième spectacle en solo, sept ans après le précédent (en 2008 au Palais), Valérie Lemerrier confirme sa singularité dans le paysage humoristique : préférant la précision du mimétisme à la facilité de la caricature, la finesse de la moquerie à la lourdeur du gag, l'élégance d'un

texte peaufiné et épuré à la balourdise de dialogues trop vite écrits.

Ceux qui la suivent depuis ses débuts retrouveront en partie le catalogue Lemerrier : la légendaire BCBG fofolle de La Renardière ; le veuf belge qui, le jour de l'enterrement de son épouse, raconte avec moult détails sa vie conjugale à son fils ; la gamine qui, dans sa chambre, entend toutes les confidences des patients de sa mère psychanalyste...

Certains pourront regretter ces (trop nombreuses) reprises ; d'autres prendront un plaisir fou à les retrouver, d'autant que, plus ciselées que jamais, elles se sont bonifiées. Gageons qu'elles deviendront, à l'image de «l'après-dîner» ou de «Catherine» de Sylvie Joly, des tranches de rire inoubliables.

Petites annonces

Et puis les nouveautés de son répertoire – l'ado fan de selfies et sa mère dépassée, le jeune désœuvré dont le pote «fait Uber pour compléter ses fins de mois» ou encore la coach styliste pour jeune chanteuse en mal de look – montrent que Valérie Lemerrier n'a rien perdu de son don d'observation. Fidèle à la construction de ses précédents solos, elle a également instillé un excellent «run-

ning gag» (gag de répétition). Cette fois, ce n'est plus l'étudiante faussement tolérante ou les petites hontes du quotidien, mais des passages éclair de personnages qui, sous forme de petites annonces, balancent leur malaise (comme Samantha, 32 ans, vendeuse à domicile de pilules du plaisir, alors que son mari la croit visiteuse médicale chez Boiron).

Parfaitement mise en scène et en lumière, plus à l'aise et plus élégante que jamais, Valérie Lemerrier s'amuse même à descendre dans la salle pour se moquer avec gourmandise de son public parisien, et à imiter Jean d'Ormesson venant lui rendre visite dans sa loge. «C'est parfois pas très pastoral, mais drôle, très drôle», lui dit-il. C'est si vrai. Transgressive mais jamais vulgaire, elle signe, à 51 ans, un spectacle qui lorgne davantage du côté du théâtre que du café-théâtre, grâce à des portraits acérés, sans pitié, aux univers si pathétiques qu'ils en deviennent terriblement humoristiques. ■

SANDRINE BLANCHARD

Valérie Lemerrier. Théâtre du Châtelet, 1, place du Châtelet, Paris 1^{er}, du mardi au vendredi à 20 heures, le samedi à 16 heures et 20 heures. Tarifs : de 22 € à 65 €. Durée : 1h30. Jusqu'au 8 novembre